

FERD. GAGNON,

Gérant pour le Massachusetts, le New Hampshire, le Connecticut et le Rhode Island.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 21 DECEMBRE, 1871.

LE REPATRIEMENT.

Je viens de lire dans L'Evenement le compte rendu des discours prononcés en Cambre sur cette importante question. Le ton de quelques uns ma surpris, et s'il faut en croire l'opinion générale de nos compatriotes émigrés, ils devront porter préjudice au repatriement. M. Trudel a été trop violent. Ce n'est pas en blâmant, souvent à tort, nos compatriotes qui ont dû émigrer, ce n'est pas en leur reprochant leur émigration, qu'on leur fera désirer le retour au pays natal.

M. Marchand, le premier de nos législateurs, qui a agité la question du repatriement, à certainement droit à la reconnaissance des émigrés canadiens pour son zèle et ses paroles patriotiques.

Le Gouvernement a promis de consacrer une certaine somme au repatriement, tant mieux. A propos de la répartition de ces sommes d'argent, je ne suis pas de l'opinion de M. Dorion, de Richelieu, qui propose au Gouvernement de payer les frais de retour des émigrés. Ce ne sont pas les pauvres qu'il faut chercher à ramener au pays; mais ceux là qui ont acquis quelque centaines de dollars. Or, ne vaudrait-il pas mieux créer un fonds de réserve pour l'émigration, afin que les nouveaux colons puissent trouver quelques secours lorsque les années malheureuses viendront les éprouver. On le sait, après quelques années de durs travaux le colon se décourage s'il ne réussit pas, et c'est alors qu'il regarde du côté des Etats-Unis. Si, à cette heure d'épreuve, le colon recevait une assistance de son pays, avec quelle ardeur nouvelle il reprendrait ses travaux. A mon humble avis, ce fonds de réserve vaudra mieux que payer les frais de retour des futurs colons. Plusieurs émigrés pourraient abuser de cette faveur du Gouvernement pour aller faire un tour de promenade en Canada, après avoir déclaré à l'agent du repatriement l'intention de s'y établir, il ne faut pas presser les gens de retourner par des faveurs aussi gratuites, mais ceux qui se seront décidés d'eux-mêmes, par pur patriotisme à se repatrier. J'ai déjà dit que les avantages offerts aux colons par le Gouvernement de Québec n'étaient point connus aux Etats-Unis. Je vois dans le rapport de Mes. Chartier, agent de colonisation, que de la fameuse brochure sortie des ateliers du Courrier de St. Hyacinthe, il n'a été envoyé que 200 exemplaires aux Etats-Unis. C'est trop peu. Notre presse canadienne n'en a guère eu connaissance. L'Etendard National n'a pas été favorisé d'un seul exemplaire. Il faut répandre la brochure partout et envoyer un prêtre canadien-français pour la commenter.

La presse des Etats-Unis est prête à supporter tous les efforts que le Gouvernement voudra bien faire pour le repatriement. Mais au Gouvernement d'abord, de déployer de l'activité, du patriotisme, de l'énergie, de ne pas faire de mesure à demi, mais de dépenser utilement et efficacement les sommes votées ou à voter pour le retour des canadiens émigrés.

Il ne faut pas oublier que nous sommes 600,000 cœurs canadiens-français aux Etats-Unis, dont la plus grande partie désirent joindre leurs 850,000 frères de la Province de Québec. Si, comme je le crois sincèrement, il y a du patriotisme chez nos députés, il devront prendre tous les moyens nécessaires, pour ramener sur les bords du Saint Laurent, la moitié de leurs compatriotes émigrés.

FERD. GAGNON.

LES PAUVRES DEMOCRATES.

Vous avez entendu parler d'Eugène Sue, le grand démocrate, l'ami du peuple, l'auteur des Mystères de Paris, du Juif Errant, d'autres romans trop célèbres, devenus pour ainsi dire l'évangile des ouvriers.

Eh bien! ce farouche revendicateur des droits du peuple contre les prêtres, les nobles et les riches, savez vous comment il vivait? Il avait plus de quatre-vingt-dix mille livres de rente, dont le pauvre peuple ne voyait jamais rien. Il menait une vie de sybarite; il était gourmand comme une carpe, tellement élégant qu'il en était ridicule; même à la campagne, on le voyait, dès le matin, en gants beurre frais, tiré à quatre épingles, en pantalons collants, toujours à la dernière mode, avec de grandes manchettes en dentelles fines: un véritable prince. Chez lui, en ville, c'était mieux encore: il avait une chambre à coucher toute tapissée en satin blanc, avec un lit d'ivoire magnifiquement sculpté. Tous les raffinements de la volupté se donnaient rendez-vous dans ce modeste asile de la démocratie. Pour ménager ses blanches mains, Eugène Sue n'écrivait jamais sur "le luxe et l'orgueil des riches, l'hypocrisie des prêtres, les souffrances du peuple, etc." qu'avec des gants beurre frais; et dès qu'ils n'étaient plus frais, monsieur sonnait démocratiquement: un de ses trois laquais, poudré, en bas de soie, en grande livrée, se présentait apportant à son maître une nouvelle paire de gants, sur un plateau d'or ciselé. On a vu Eugène Sue user ainsi en un jour dix ou douze paires de gants! Et voilà un ami du peuple!

L'illustre M. Havin, le prophète du Siècle a laissé en mourant quelques petites économies: elles se montaient à quatorze pauvres millions! Le pauvre homme! à lire son journal on ne s'en doutait guère. Les journaux démocratiques font, paraît-il, de bonnes affaires. Et aux dépens de qui?

Victor Hugo, le grand, l'austère Victor Hugo, le magnifique poète de la démocratie et de la république universelle, est également un pauvre homme affligé de plus de trois cent mille livres de rente; quelques-uns disent même

vingt cent mille. Son infâme livre des Misérables lui a rapporté d'un coup cinq cent mille francs! On le dit avare, aussi égoïste qu'il est vantard.

Faut-il parler aussi de son ami de cœur, le pourfendeur Garibaldi? Avec de grands airs d'austérité et de désintéressement, ce héros de contrebande, qui trouve toujours moyen de faire la guerre sans se battre, trouve aussi le moyen de vivre grasement et voluptueusement aux dépens des autres: à Caprera comme ailleurs, il a un train et des mœurs de pacha. Dieu sait les millions qu'il nous a mangés en trois mois! Lui aussi, il fait des proclamations emphatiques sur "la misère du peuple, opprimé par les prêtres et les rois."

Et le fameux Rochefort? monsieur le comte de Rochefort-Luçay? Savez-vous ce qu'en Belgique ce pauvre exilé gagnait avec sa Lanterne? Une dizaine de mille francs par mois, c'est-à-dire par an, environ cent vingt mille francs! Et il avait un appartement princier, avec une enfilade de salons, de superbes laquais, des espèces d'huissiers, des secrétaires, etc. Dur comme un juif pour ses subordonnés, il les mettait à si maigre ration, que l'un d'eux, exaspéré, a révélé un beau jour tout le secret de cette idole du peuple. Tout dernièrement, quand il fut pris à Meaux et ramené à Versailles, on trouva, disent les journaux, dans la doublure de ses habits, plus de six cent mille francs en billets de banque. Assurément, il les destinait à son pauvre peuple de Paris.

Ledru-Rollin est un gros richard. Crémieux est riche comme un Crésus. Gambetta s'en donnait à cœur-joie pendant sa dictature, faisait rouler les millions de la France avec autant de facilité que les proclamations. Les chefs de la Commune, presque sans exception, allaient d'orgies en orgies, buvaient, volaient comme des Prussiens.

Le 31 octobre 1870, le premier soin du bon Félix Pyat, lui aussi tout dévoué à la cause du peuple, fut d'envoyer un exprès au ministère des finances, pour prendre une petite somme de quinze millions. Mais le temps lui manqua: et ce fut lui qui fut pris. Plus tard, sous le règne de la Commune, lorsque les Français reprirent Paris, plusieurs chefs de la démocratie, arrêtés dans leur fuite, se trouvèrent nantis de grosses sommes, toutes volées, bien entendu.

Et voilà les misérables qui osent crier contre les riches! qui osent accuser les prêtres d'être les ennemis du peuple! Pendant que les prêtres donnent tout ce qu'ils ont, eux, ils prennent, ils pillent, ils incendient. Et quand ils peuvent échapper à la vengeance de la justice, ils se gobergent sans pudeur, s'abandonnant à la débauche, digne compagne de l'impiété et de la rébellion.

Sont-ce là des amis du peuple?

Mgr. DE SÉCUR.

LE GRAND DUC ET LA PRESSE AMERICAINE.

Si certains journaux américains prodiguent l'éloge et la flatterie au Grand Duc Alexis, plusieurs de leurs confrères trouvent à redire aux ovations dont-il est l'objet. On lit ce qui suit dans la Renaissance Louisianaise:

Les Américains parlent de la frivole vanité du peuple français. Jamais le caractère français n'a abdicqué à ce point sa dignité et son indépendance. La France a fréquemment reçu la visite de grandeurs royales autrement éminentes que celle d'un prince russe. Il y a quatre ans à peine, les plus hautes têtes couronnées du monde s'inclinaient devant elle, venaient lui faire visite et accepter l'hospitalité de sa capitale. Nul front français ne se baissa que dans la mesure d'une juste politesse pour les recevoir, aucun n'eût consenti aux ravalantes démonstrations qui viennent d'étonner si singulièrement le duc Alexis. Et pourtant, ce peuple français réputé vaniteux et frivole, ne se targue pas de républicanisme comme ceux qui viennent de ramper sous les pas d'un simple mortel qui n'a pour mérite qu'un nom et une naissance légués par le hasard.

N'est-il pas étrange que ce peuple, qui ne parle des rois qu'avec mépris, soit justement le seul à s'abaisser devant un nom royal!

Lors de la visite du prince de Galles, la bassesse de la réception dépassa toutes limites. Mais l'esprit de tradition et la consanguinité d'origine atténuaient l'excès des genuflexions. On ne peut invoquer rien de semblable en ce qui concerne le grand duc de Russie. C'est donc bien là l'instinct de la domination qui perce; c'est donc bien le fond naturel d'un caractère despotique qui agit et qui s'exprime en se courbant devant les représentants de la force gouvernementale. Le vrai mérite n'exerce point un tel attrait sur ce peuple. Volnay, Châteaubriand, Ampère, Dickens et autres illustrations de la science et de la littérature ont aussi visité les Etats-Unis. Mais ces vrais rois, ces intelligences souveraines n'ont joui d'aucun honneur public à leur passage. A peine s'est-il trouvé quelques amis du progrès de la pensée humaine pour faire que ces célébrités ne fussent pas tout à fait inaperçues. Sans la nécessité de la réclame pour battre monnaie par la présence de Dickens, le grand romancier anglais n'eût peut être pas été plus remarqué en Amérique que ne l'ont été Ampère et les autres illustres inconnus qui ne trafiquent point de politique ni de suif russe. Avec de telles aspirations et de pareils goûts, une nation ne peut aller loin sans apprendre à ses dépens que la vie des peuples sérieux et durables a une toute autre mission que celle qu'ont voulu se donner les Carthaginois.

LA VENGEANCE.

L'exécution de Rossel a provoqué une explosion de colère qui s'est manifestée même aux Etats-Unis. Une procession organisée pour protester contre cette exécution a été prohibée par les autorités. Un certain nombre ayant persisté à parader furent arrêtés et leur drapeau fut saisi.

Ce drapeau est d'étoffe rouge et a environ huit pieds de long sur six de large. Sur un fond vert se détache un vaisseau d'où sort une hache d'armes, supportant les balances de la justice

surmontées du bonnet phrygien. Au dessous est l'inscription suivante en grandes lettres noires sur champ vert:

I. W. A. No. 9.

[International Workingmen Association.]

L'esprit de la Commune se développe à mesure que la hache du bourreau tombe sur le cou des martyrs.

Ajoutons à cela ce que dit un journal français publié à Londres:

"Apprenez que nous n'avons au cœur que l'idée d'une vengeance, et nous la voulons terrible, exemplaire... Nous faucherons vos têtes, seraient-elles couvertes de cheveux blancs. Vos femmes, vos filles, nous n'aurons plus pour elles ni respect, ni pitié; nous n'aurons que la mort. La mort jusqu'à ce que votre race maudite ait disparu à tout jamais. A bientôt, messieurs les bourgeois!"

A quoi ne peut-on pas s'attendre après cela?

HÉROÏSME D'UNE FEMME EN SUISSE.

Un incendie venait d'éclater dans un magasin dont les étages supérieurs étaient habités par une famille. Une foule considérable était sur les lieux.

A une fenêtre du second étage de la maison en flammes apparaissent deux enfants et une femme, — un domestique de la maison, — qui tendent les bras vers la foule épouvantée. Par intervalle, la flamme darde ses langues ardentes le long de la façade et force les malheureux à reculer; mais l'intérieur du bâtiment est déjà embrasé, et il ne leur reste d'autre issue que cette fenêtre. Les enfants suffoquent; la femme les soulève tour à tour sur la croisée dans les secondes de répit que lui laisse la flamme extérieure, pour leur faire respirer un peu d'air.

Pendant ce temps, de courageux citoyens cherchaient à venir au secours des trois malheureux enveloppés par le feu. Des fenêtres de la maison voisine (maison Gottran) on leur jette une corde. La femme s'en empare, lie le plus jeune des enfants et le suspend hors de la croisée. Un cri s'échappe de toutes les poitrines; l'enfant est sauvé.

La corde est rendue à cette femme admirable d'énergie, de sang-froid et de dévouement, et le second enfant est hors de danger. Vient le tour de cette héroïne, dont les vêtements sont déjà en feu. Presque à bout de forces, elle s'entoure de la corde de salut et, par un dernier effort, elle se précipite hors de cette fournaise, oscille un moment le long de la façade et rejoint enfin, les mains meurtries, le visage brûlé, les enfants qu'elle vient d'arracher à la mort. Un soulagement immense s'empare alors des assistants de cette scène indicible.

L'INTERNATIONALE.

La branche américaine comprend aujourd'hui, trente-deux sections, réparties dans les principales villes des Etats-Unis. New-York a pour son compte onze sections et Brooklyn deux. Aucune section n'a moins de cinquante membres, et la plus forte section se trouve à la Nouvelle-Orléans et compte 600 membres, principalement Français, Belges et Suisses.

Le général Clusuret le fameux chef communiste est passé à New-York, en route pour le Mexique, où il va prendre le commandement des troupes de Juarez contre Diaz qui dispute à celui-ci le pouvoir.

MARCHES DE LA SEMAINE DERNIERE.

Table with market prices for various goods like flour, oil, and meat. Columns include 'MONTREAL' and 'QUEBEC' with sub-columns for 's. d.' and 's. d.'. Rows include 'FARINE', 'VOLAILLES', 'VIANDES', 'BEURRE, etc.', 'DIVERS', 'GRAINS', and 'ANIMAUX'.

*Le prix du marché de Québec nous est donné par M. H. C. Bossé, marchand à commission, Québec. Le marché aux animaux est bien fourni depuis huit jours, les animaux sont en général assez beaux—peu de ventes, prix à la hausse.